

Les années 60 Qu'est-ce qu'on a fait de nos rêves?

Jean Dumont

Volume 48, Number 192, Fall 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52767ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dumont, J. (2003). Les années 60 : qu'est-ce qu'on a fait de nos rêves? *Vie des arts*, 48(192), 75–78.

LES ANNÉES 60

Qu'est-ce qu'on a fait de nos rêves ?

Jean Dumont

À TRAVERS QUELQUE 230 ŒUVRES ISSUES DES DOMAINES DE L'ART, DU DESIGN, DE LA PHOTOGRAPHIE, DE LA MODE

ET DE L'ARCHITECTURE, L'EXPOSITION *VILLAGE GLOBAL : LES ANNÉES 60* EXPLORE L'IMAGINAIRE D'UNE SOCIÉTÉ EN PLEINE

TRANSFORMATION. CONSCIENCE GLOBALE, CONSOMMATION GLOBALE, MAIS AUSSI DÉSORDRE GLOBAL.

Arrêter la marche du temps, faire le bilan d'une époque donnée, si importante dans son influence et limitée dans sa durée qu'elle soit, n'a jamais été une tâche facile. C'est que les racines qui ont fait naître du passé cette période courent toujours sous les couches de l'oubli, et que les graines qu'elle a semées éclosent encore aujourd'hui dans un présent tout autre. La perception que l'on peut en avoir est donc affaire de mémoire, et la fragilité, la dépendance et les choix de cette dernière ont toujours fait de ce que nous appelons *l'histoire* un récit aux multiples facettes.

Cette notion de la diversité possible des regards n'est pas niée par l'exposition du MBAM, bien au contraire, même si elle n'est pas toujours très nettement affirmée. L'entreprise est en effet le résultat d'une réflexion plurielle. Stéphane Aquin, conservateur de l'art contemporain au Musée des beaux-arts de Montréal, en est le commissaire général; Diane Charbonneau, conservatrice des arts décoratifs non canadiens après 1960 au Musée des beaux-arts de Montréal en est la commissaire déléguée, et Anna Detheridge, directrice artistique de l'Italian Foundation of Photography et journaliste



Claudio Parmiggiani
Pellemondo, 1968
Cuir, bois, aluminium
Collection Christian Stein, Turin

à *Il Sole 24 Ore*, la conservatrice invitée. Il est évident cependant que ces différents points de vue sont marqués par l'importance particulière donnée à certains faits de l'époque et non à d'autres. Que de nombreuses références soient faites, par exemple

dans les textes accompagnant l'événement, au penseur canadien Marshall McLuhan, n'est sans doute pas étranger à cette caractéristique. Sans oublier pourtant que ce que l'on choisit de se rappeler d'une pensée est aussi un choix de société. Si l'on fait remarquer que McLuhan, dans son livre qui a justement pour titre *The Global Village*, note qu'aussitôt posés sur la lune les astronautes ont pointé une caméra vers la terre, il serait peut-être bon de signaler que, dans le même temps, ces astronautes plantaient sur le sol lunaire un drapeau national. Étrange éclairage de la notion de village global...

Loin de justifier une quelconque critique négative, ces mémoires oubliées, ou peut-être simplement tues, qui jalonnent l'événement, autant que les mémoires acceptées, rendent au contraire cette exposition indispensable. Elles en font le lieu d'une réflexion qui ne peut que nous aider à comprendre – et qui sait – peut-être à améliorer le monde malade de son temps qui est le nôtre.

UNE HISTOIRE DE L'ART ÉLARGIE

Les années 60 ont été une période troublée. Il est possible que les premières images de la terre vue de l'espace aient complètement transformé la vision que l'homme avait du monde. Mais cela avait des chances d'être vrai, bien avant, à la prise de conscience de notre fragilité et de notre insondable bêtise avec Hiroshima et Nagasaki. Vrai aussi pour tous ceux qui, le soir, lèvent des yeux libres et étonnés vers la voûte étoilée. Cioran ne fait-il pas remarquer, avec son pessimisme habituel, dans *Aveux et anatbèmes* : « Ce matin, après avoir entendu un astronome parler de milliards de soleils, j'ai renoncé à faire ma toilette : à quoi bon se laver encore... »

Il est certain que, dans les années 60, bien des choses ont été remises en question, dans bien des domaines. Pour rendre compte de ce temps, il était nécessaire de déborder les catégories traditionnelles de l'histoire de l'art. C'est ce que réussit avec bonheur cette exposition, en tentant de

interminables et passionnées dans les locaux de la galerie Graff, rue Rachel, à Montréal, savent bien que le rêve sincère de nombre d'artistes était de faire partie du monde et de voir le monde lié à leurs activités. Mais la réalité fut parfois bien différente du rêve. Là encore, la mémoire a fait ses choix. De l'activité de la vedette internationale qu'est devenu Christo, célèbre pour ses emballages, elle a gardé, parmi bien d'autres, le souvenir émerveillé des œuvres monumentales qu'il avait étirées sur des dizaines de milles dans les plaines de l'Ouest avant d'en faire plonger la ligne dans le Pacifique. Mais on a oublié que lorsqu'il était venu à Montréal parler de cette réalisation, il avait longuement expliqué qu'il avait été obligé de s'entourer d'une nuée d'avocats pour se protéger des agriculteurs, lesquels, disait-il, « ne comprenaient rien à l'art et protestaient contre la présence de son œuvre ». Il avait simplement oublié de nous dire que cette présence entravait la migration naturelle et nécessaire de leurs troupeaux... Beau sujet de réflexion, où personne ne peut avoir complètement tort, ni complètement raison. Et puis une autre encore sur Andy Warhol, que Philippe Sollers appelle « le financier de l'anti-illusion ».

Peut-être la réflexion serait-elle plus claire si, dès le départ, nous avions accepté ce qu'était vraiment le porte-bouteilles de Marcel Duchamp et dont lui-même ne s'était jamais caché : non un objet d'art en lui-même, mais seulement dans la manière dont il était présenté...



Porsche de Janis Joplin
Peinte par Dave Richards vers 1968
Gracieuseté de Fantailty Corporation
et la famille Joplin
Photo Design Photography /
Rock and Roll of fame and Museum,
Cleveland, Ohio

témoigner des structures profondes de l'imaginaire de l'époque. Il est possible aussi qu'elle témoigne plus des *désirs* de l'imaginaire de cette période que de sa réalité. Ceux qui se souviennent des nuits de discussions



Paco Rabanne
Robe, 1967
Rhodoid, acétate, maillechort
90 x 56 cm
Illumination : François Dallegret
Collection de François Dallegret
Photo Gabor Szilasi

Cette opportunité et cette nécessité d'une pensée critique qui ne soit pas négative caractérisent les quatre divisions thématiques suivant lesquelles sont classées les 250 œuvres multidisciplinaires de l'exposition : l'*Espace*, autant cosmique qu'urbain et intime, couplé aux rapports que nous entretenons avec lui ; les *Médias* et la manière dont ils ont transformé notre perception du monde ; le *Désordre*, qui, sous les aspects de la guerre, des conflits politiques, des luttes pour s'assurer le monopole de l'image de la femme, du combat pour contrer le malaise individuel, ébranla les idées et les vies ; enfin, le *Changement* et les différents moyens envisagés pour transformer le monde – expansion de la conscience, développement des communications et protection de l'environnement.

Pierre Ayot
Ma mère revenant de son shopping, 1967
Sérigraphie, MBAM



MIRACLE MART



Michelangelo Pistoletto
Vénus des chiffons, 1967
 Ciment, mica, chiffons
 160 x 130 x 130 cm
 Collection de la Fondazione Pistoletto, Biella (Italie)
 Photo P. Pellion

DE LA NÉCESSITÉ DU TEXTE

Dans les arts plastiques, le regard que nous posons sur les œuvres n'est jamais neutre. D'autant moins que nous sommes toujours en droit, après le bouleversement des années 60, de nous poser la question de la priorité de l'influence : est-ce le regard qui crée l'œuvre ou l'œuvre qui crée le regard ? Le regard est-il pur constat ou partie d'une sorte de fabrication ? Pouvoir répondre honnêtement à cette question supposerait l'existence d'une sorte de virginité des sens et de l'esprit que nous sommes loin de posséder. Être confrontés à l'étonnante diversité des 250 œuvres de *Village global: Les années 60* – même si cette diversité est

parfois oubliée – nous oblige, à notre corps défendant, à repenser à la baisse le statut privilégié que nous avons l'habitude d'accorder aux objets issus de l'activité artistique dans nos sociétés. À prendre conscience qu'ils sont peut-être autant un résultat, une conséquence, qu'une raison de l'état du monde.

Le catalogue de l'exposition, dont la lecture est indispensable, aide à cette prise de conscience. En effet, la présentation des quatre thèmes de l'événement est accompagnée de textes d'entretiens de spécialistes de diverses disciplines parfois extra-artistiques avec les responsables de l'exposition. Il est naturellement impossible de résumer en quelques mots des idées et des attitudes qui débordent largement les arts plastiques pour aborder la majorité des activités humaines et des pensées qui les sous-tendent.

Disons, de prime abord, que ces lectures, d'Ettore Scottsass à Michel Tremblay, en passant par Agnès Varda, Derrick de Kerckhove, Daniel Cohn-Bendit, Yoko Ono et bien d'autres, ne sont pas rassurantes. Non pas tant d'ailleurs parce qu'elles nous font découvrir des risques extérieurs que nous ignorions encore, mais plutôt parce qu'elles nous font prendre conscience que le monde est beaucoup plus dense et unifié que nous voulons bien le croire, et que nous

portons en nous-mêmes la majorité de ses horreurs et de ses risques. Nous avons simplement choisi d'ignorer ce fait.

Alan L. Bean, ancien pilote d'Apollo 12, expliquant à Stéphane Aquin qu'à bord de la navette, ses collègues et lui n'avaient jamais abordé dans leurs conversations les problèmes du monde et de l'humanité, n'est pas un monstre. Il n'est pas différent de milliers d'ingénieurs de par le monde. Il est semblable à beaucoup d'entre nous fascinés par la technique, comme l'était Christo par le calcul des structures qui soutenaient ses œuvres dans les plaines de l'Ouest.

Ces réflexions n'ont aucune raison de mener à un relativisme vide de sens dont les artistes connaissent aussi le risque. Yoko Ono s'inquiète de notre tendance à célébrer la forme sans substance. Mais elle déclarait aussi, au début des années 70, que : « Le rôle d'un artiste ne consiste pas à détruire mais à modifier la valeur des choses. En faisant cela, les artistes peuvent changer le monde en Utopie où chacun jouit de la paix sociale. » Point de vue proche de nombreux artistes québécois, André Fournelle, Serge Lemoine et d'autres, dont on ne peut que regretter l'absence.

Cette manifestation n'a certes pas fini de faire parler. Souhaitons qu'elle pousse notre réflexion jusqu'à une remise en question de la primauté de l'objet. Et que, sans nier une logique espérée du sensible, nous nous intéressions au sens du geste de l'artiste autant qu'à celui de son résultat... □

LISTE DES ARTISTES

Piero Manzoni, Sol Lewitt, Werner Pantan, Dennis Hopper, Yoko Ono, Claes Oldenburg, Robert Indiana, Richard Lindner, Andy Warhol, Michelangelo Pistoletto, Dan Flavin, Faith Ringold, Christo et Jeanne-Claude, Niki de Saint-Phalle, David Hockney, Joyce Wieland, Paul Thek, Chuck Close, Hans Haacke, Claudio Parmiggiani, Joseph Kosuth, Robert Smithson, Jean-Paul Mousseau, Charles Gagnon, Guido Molinari, Pierre Ayot, Michael Snow.

VILLAGE GLOBAL: LES ANNÉES 60

COMMISSAIRE GÉNÉRAL: STÉPHANE AQUIN,
 CONSERVATEUR DE L'ART CONTEMPORAIN
 AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
 COMMISSAIRE DÉLÉGUÉE: DIANE CHARBONNEAU,
 CONSERVATRICE DES ARTS DÉCORATIFS NON
 CANADIENS APRÈS 1960 AU MUSÉE DES
 BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
 CONSERVATRICE INVITÉE: ANNA DETHERIDGE,
 DIRECTRICE ARTISTIQUE DE L'ITALIAN FOUNDATION
 OF PHOTOGRAPHY ET JOURNALISTE À IL SOLE 24 ORE
 MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
 DU 2 OCTOBRE 2003 AU 7 MARS 2004